

YOUSSEF CHAHINE



DANS TOUS SES ÉTATS

RÉTROSPECTIVE EN 12 FILMS

CIEL D'ENFER
GARE CENTRALE
SALADIN
LA TERRE
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE
ALEXANDRIE POURQUOI ?
ADIEU BONAPARTE
LE SIXIÈME JOUR
ALEXANDRIE ENCORE ET TOUJOURS
L'ÉMIGRÉ
LE DESTIN



L'AUTRE













YOUSSEF CHAHINE

DANS TOUS SES ÉTATS

RÉTROSPECTIVE EN 12 FILMS en versions restaurées

SORTIE LE 14 NOVEMBRE 2018

Relations Presse

Agence Les Piquantes

T. 01 42 00 38 86

fanny@lespiquantes.com - alexandra@lespiquantes.com

Distribution TAMASA

5 rue de Charonne - 75011 Paris contact@tamasadiffusion.com - T. 01 43 59 01 01 www.tamasa-cinema.com



CHAHINE DANS TOUS SES ÉTATS

Gare centrale, Le Moineau, L'Émigré, Le Destin, né à Alexandrie, Youssef Chahine a signé une œuvre généreuse, courageuse, combative, inventive, sans cesse inspirée par sa vie de cinéaste et de citoyen, nourrie du souvenir des films hollywoodiens de son enfance, en particulier les comédies musicales, ne reculant ni devant une reconstitution historique (Saladin, Adieu Bonaparte) ni devant l'évocation autobiographique (Alexandrie pourquoi?, La Mémoire, Alexandrie encore et toujours).

Pour tous les amoureux de cinéma, égyptien en particulier, Youssef Chahine est une figure incontournable, un nom indélébile, une voix qui s'élève et qu'on associe presque inconsciemment à l'Orient, au monde arabe, au Tiers-monde. Il incarne un cinéma engagé, qui mêle divertissement et combat et qui porte les nuances d'un caractère complexe, souvent mal compris, parfois mal-aimé. Chahine dénonce l'impérialisme tout en aimant l'Occident, s'attaque à l'islamisme tout en défendant le monde musulman, s'oppose aux nationalisations de Nasser tout en tirant à boulet rouge sur l'Égypte oligarchique de Moubarak. Chahine est tout cela à la fois car il est, avant tout autre chose, un esprit libre.

LES DÉBUTS: FERVEUR ET DÉSILLUSION

Bercé par l'âge d'or du *musical* américain, puis égyptien, des années 1930-1940, Youssef Chahine commence naturellement par là sa carrière : la comédie musicale. C'est alors une industrie en plein essor avec ses illustres danseuses-chanteuses à l'affiche. Il réalise *Papa Amine* (1950) avec Faten Hamama, *La Dame du train* (1953) avec Laïla Mourad, *Femmes sans hommes* (1953) avec Hoda Soltane, *Adieu mon amour* (1957) et *C'est toi mon amour* (1957) avec le fameux duo Farîd el-Atrache et Chadia. Au même moment, il s'essaie au mélodrame et réalise *Le fils du Nil* (1951) ainsi que trois autres films avec un jeune homme nommé Omar Sharif qu'il découvre et propulse dans *Ciel d'enfer* (1954), *Le Démon du désert* (1954) et *Les Eaux noires* (1956).



En quête de sens, Chahine se tourne ensuite vers le néoréalisme et signe son premier film d'auteur : *Gare centrale* (1958). Ce long métrage marque un véritable tournant dans l'esthétique du cinéaste qui veut délibérément rompre avec une certaine superficialité du cinéma de divertissement des années 1950.

Puis, il découvre l'engagement, d'abord dans le nassérisme qui a le vent en poupe en pleine décolonisation du « Tiers-monde ». Il réalise *Saladin* (1963) sur commande de l'État égyptien, qui connaît un succès fulgurant. C'est alors qu'il est sollicité par l'Union soviétique, en pleine guerre froide, pour *Un Jour le Nil* (1968) : un film exaltant la coopération entre les deux pays socialistes qui aboutit à l'édification du barrage d'Assouan. Mais Moscou, relayé par le Caire, fait interdire le film qui ne répondrait pas aux directives du Politburo. À son grand regret, Chahine est contraint de modifier son montage. Très vite, le cinéaste étouffe dans la pensée unique ; il s'exile au Liban où il tourne l'opérette *Le Vendeur de bagues* (1965), une bouffée d'air avec la diva Fayrouz sur une musique sublime des frères Rahabani. Mais son pays lui manque, d'autant plus que la débâcle de la guerre des Six Jours le met face à ses responsabilités d'artiste engagé dans une Égypte qui doute.

Après 1967, le cinéma chahinien apparaît sous un nouveau jour, celui de la critique politique ouverte. Le metteur en scène veut guérir en profondeur les maux de sa société, loin des flatteries lyriques d'un patriotisme vide. Il réalise alors son « quatuor de la défaite » : *La Terre* (1969), *Le Choix* (1970), *Le Moineau* (1974), puis *Le Retour de l'enfant prodigue* (1976) avec lequel il inaugure un genre cinématographique nouveau, « la tragédie musicale ». Les moments musicaux lénifiants n'ont plus lieu d'être ; ils sont remplacés par une musique engagée, porteuse de messages de réforme, de révolte et de liberté.

LE RETOUR AUX SOURCES

Avec Alexandrie pourquoi ? (1979), Chahine signe un film autobiographique qui célèbre le souvenir d'une jeunesse insouciante loin des marasmes auxquels le présent la confronte. Une nouvelle fois, il réinvente son style qui jongle désormais librement avec les genres ; il crée selon Yousry Nasrallah « quelque chose de plus libre, qui suit ses propres harmoniques ». Suivra un deuxième film autobiographique, La Mémoire (1982), où il met en scène Oum Kalsoum en concert, en couleurs, sept ans après sa mort ! Deux ans plus tard, Adieu Bonaparte (1985) ouvre la voie à une tradition de coproductions franco-égyptiennes qui va durer jusqu'à la disparition du cinéaste en 2008. Puis, vient Le Sixième Jour (1986), un drame avec Dalida à l'affiche, et un autre film autobiographique, Alexandrie encore et toujours (1990).

LE DIVERTISSEMENT DE COMBAT

L'engagement, le péplum pharaonique et les arts du spectacle (chant et danse) seront réunis dans *L'Émigré* (1994), film inspiré du récit biblique de *Joseph et ses frères*. Accusé de profanation de figures sacrées, Chahine connaît la foudre des fondamentalistes musulmans et chrétiens, qu'il arrive ironiquement à réunir contre lui. Face à cet intégrisme religieux rampant des années 1990, Chahine se réfugie auprès de la figure d'Averroès, dans *Le Destin* (1997), qui rencontre un très bon accueil de la critique lui valant le prix du 50ème anniversaire du Festival de Cannes. Dans *L'Autre* (1999), le cinéaste met à l'honneur l'intellectuel de renom Édouard Saïd pour pointer du doigt les conséquences d'une mondialisation sauvage. Il revient à un registre plus léger de « pure » comédie musicale avec *Silence... on tourne* (2001) et *Alexandrie... New York* (2004) à contenu autobiographique. Il finit sa carrière avec un drame, *Le Chaos* (2007), où il met en scène la révolte du peuple contre le pouvoir ; film que certains en Égypte qualifieront de prophétique.

Chahine l'humaniste s'éteint le 27 juillet 2008 au Caire, au terme d'une carrière de plus d'un demi-siècle. Tout au long de sa vie, contre vents et marées, l'homme s'est voulu le porte-voix de l'amour, de la tolérance et de la défense des plus faibles.

Ciel d'enfer

Seraa el-wadi

Scénario Ali el-Zorkani, Helmi Halim Image Ahmed Khorched Montage Kamal Abou el-Ela Décor Maher Abdel-Nour Son Ali el-Zorkani Musique Fouad el-Zaheri Interprètes Faten Hamama, Omar Sharif, Zaki Rostom, Farid Chawki, Adbel Warès Assar Production Films Gabriel Talhami

Egypte - Durée 1h56 - Noir et blanc

A l'époque du roi Farouk, un ingénieur agronome, Ahmed, revient au village aider les paysans à améliorer leur culture de la canne à sucre. Le film raconte donc l'affrontement entre un jeune ingénieur agronome (Omar Sharif) issu d'un milieu paysan et le pacha tout-puissant des environs. L'amour, les vengeances et les poursuites s'entremêlent de façon rocambolesque jusqu'au triomphe final de la justice.



Ce mélodrame échevelé est intéressant historiquement. En effet, tournée avant et après la révolution nassérienne de juillet 1952, cette allégorie illustre - quoique sommairement - une lutte des classes : celle des féodaux et des paysans.

« Oui, c'est celui de mes films du début qui est le plus célèbre. Pas seulement parce qu'Omar Sharif y trouve son premier rôle, mais sans doute parce que, enfin, je commençais à avoir une compréhension des problèmes sociaux. Traitant pour la deuxième fois des paysans, je voyais et montrais clairement qu'ils étaient exploités. J'étais en relation avec des gens socialement et politiquement plus éclairés, mais moi je restais encore à un niveau purement social. C'est à cette époque que j'ai compris qu'il n'y avait pas de « méchants », de « mauvais », mais des gens qui essayent de profiter des autres, de vivre sur leur dos, des exploiteurs et des exploités... Lorsque le scénario a été écrit, Farouk était sur le trône ; puis ce fut la Révolution, et nous avons tourné après le départ de Farouk. Le scénario n'a pas été beaucoup modifié, mais nous avons pu dire nettement ce que nous voulions dire. On a parlé de l'influence du cinéma américain sur ce film, et je me suis défendu contre cette remarque, qu'elle soit faite comme un compliment ou comme un reproche. Les Egyptiens ont longtemps été obnubilés par le cinéma américain, qu'ils considéraient comme le seul, le vrai ; et lorsqu'un réalisateur de chez nous arrivait à faire « presque » un film américain, il était loué pour cette seule ressemblance - et encore à présent cela se passe souvent comme ça! Pour ce qui me concerne, je ne crois pas qu'il s'agisse d'influence mais simplement d'un soin technique apporté à la réalisation de mes films et auquel on n'était pas habitué en Égypte; mais ce soin, à mes débuts, n'était mis au service que de la narration. »

Gare centrale

Bab el-Hadid

Scénario Abdel Hay Adib, Mohamed Abou Youssef Assistant-réalisateur, dialogues Mohamed Abou Youssef Image Alvise Orfanelli Montage Gamal Abou Ela Son Aziz Fadel Musique Fouad el-Zaheri Interprètes Youssef Chahine, Hind Rostom, Farid Chawki, Hassan el-Baroudi - Production Films Gabriel Talhami

Egypte - Durée 1h17 - Noir et blanc

Kénaoui, vendeur de journaux boiteux et un peu simplet à la gare centrale du Caire, est amoureux d'Hanouma, une vendeuse de boissons. Mais celle-ci repousse ses avances et n'a d'yeux que pour le bagagiste Abou Sérif.



« C'est le film auquel je tiens le plus avant *La Terre*. Je crois que c'est à ce moment que, jeune homme, je deviens adulte, un peu plus conscient de mes responsabilités effectives à l'égard des autres. Jusqu'à présent, le sentiment individuel l'emportait chez moi sur le sentiment social. Gare centrale apparaît en même temps comme l'aboutissement de l'analyse psychologique que j'avais dû faire après ce sentiment de jalousie qui m'avait bouleversé, et dont je vous ai parlé à propos des Eaux noires, et comme la synthèse de ce sentiment personnel et de cet autre bouleversement à l'échelle nationale qu'avait été l'attaque de Suez. Si vous voulez, le sens de la compréhension psychologique et le sens de la compréhension sociale se cristallisaient dans un contexte vraiment social et actuel. Et pour la première fois, un de mes films était un cri contre la société qui n'a pas le droit de juger sans avoir donné l'occasion de s'expliquer, de se racheter. J'avais beaucoup souffert durant la période des deux films précédents, et je sentais que j'avais mieux commencé ma carrière, que par la suite j'avais coulé un petit peu... À travers l'intrigue criminelle de l'histoire, c'était une analyse de la schizophrénie que je tentais : montrer comment, lorsqu'on veut s'échapper de soi-même, il n'y a pratiquement rien à faire car, d'une façon ou d'une autre, on se rattrape soi-même... Cela n'a pas du tout été compris. Parfois, je me dis « peut-être que le film venait trop tôt », parfois « il était mal raconté » ou « le rythme était trop rapide »... En tous cas, on a été jusqu'à me cracher à la figure à la sortie du film. J'ai traversé une période de deux années de dépression, je croyais ne plus m'en sortir. Je demandais aux producteurs : « Qu'est-ce que vous voulez ? L'histoire de la fille aveugle dont la mère se jette par la fenêtre, le père est écrasé par un train et le frère proxénète à la ville... » Pourtant Gare centrale avait attiré l'attention de la presse étrangère et remporté un certain succès au festival de Berlin, d'autant que j'étais à la fois le scénariste, le réalisateur et l'interprète du film. »

Saladin

Salah Eddine el-Nasser

Scénario Abderrahman Cherkaoui, Naguib Mahfouz, Ezzedine lulficar d'après un sujet de Youssef el-Sébaï Dialogues Youssef el-Sébaï, Abderrahman Cherkaoui Image Wadid Serry Décors Habib Khouri, Robert Charfenberg, Antoine Polizois Montage Rachida Abdel Salam Son Nasri Abdel-Nour Musique Francesco Lavagnino, Ahmed Saâdedine

Interprètes Ahmed Mazhar, Nadia Lofti, Salah Zulficar, Layla Fawzi, Omar el-Hariri, Lyala Taher, Ibrahim Amara, Ahmed Louxor, Salah Nazmi, Noman Wasfi - Production Les Films Assia, l'Organisation générale du cinéma

Egypte - Durée 1h30 - CinémaScope couleur

Durant les deuxième et troisième croisades, le sultan d'Égypte et de Syrie, Saladin, qui vient de vaincre les Croisés à Alexandrie, lutte contre une nouvelle expédition de Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste. Entre les traîtrises de Renaud de Châtillon, qui massacre des pèlerins musulmans sur le chemin de la Mecque, et les luttes des cours française et anglaise, Saladin garde sa volonté de reconquérir Jérusalem. Richard, trahi par ses alliés, propose la paix à Saladin, qui l'accepte en promettant que la ville restera ouverte : « La religion est pour Dieu et la terre est pour tous. »



« Ce film à grand spectacle a pour sujet la troisième croisade (1189-1192), déclenchée après la prise de Jérusalem par Saladin et commandée par Frédéric Barberousse, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion. Ce qui m'intéressait sur le plan historique c'était de montrer le but, les intentions réelles des Croisés : visées commerciales et colonialistes, et, pour Richard, ambition personnelle d'être le libérateur de Jérusalem. Mais d'une manière plus générale et plus approfondie, je tenais à exprimer ce que je ressentais personnellement sur un certain nombre de points : la Palestine, par exemple, et la possibilité pour les pays arabes de mener une action commune et positive, et surtout le fait que s'il y a un peuple tolérant, c'est bien le peuple arabe, avec une religion, et une société très ouvertes et conciliantes. Je peux d'autant mieux porter témoignage à ce sujet que, étant catholique, je ne me suis jamais senti étranger dans la nation arabe.

Avant le début du tournage de *Saladin*, j'ai reçu la visite de nos prélats qui étaient très inquiets de ce projet, craignant que les chrétiens ne soient mal vus à travers cet épisode de l'Histoire. Mais contrairement à ce qu'a fait Anthony Mann dans *Le Cid*, j'ai essayé de ne pas mettre en scène de « méchants », de faire ressortir et de comprendre les motivations profondes de ces adversaires, de décrire non le « méchant » mais ce qu'il y a dans le « méchant ». En somme, j'appliquais au niveau du film les principes et le point de vue de Saladin dont tous les témoignages, mêmes ceux émanant des chrétiens, soulignent l'extraordinaire bonté. Saladin savait, par le biais de cette bonté, atteindre les gens et faire éclore la vérité. Mais il ne s'agit pas d'une bonté négative, non! D'une bonté qui, au contraire, peut être une arme : soyons bons, mais quand il faut frapper, frappons... »

Youssef Chahine, entretien avec Guy Braucourt - Revue du cinéma n° 238, avril 1970

La Terre

El-Ard

Scénario Hassan Fouad, d'après le roman d'Abderrahman Cherkaoui Assistant réalisateur Ashraf Fahmi Image Abdel Halim Nasr Montage Rachida Abdel Salam Décors Salh Gaber supervisé par Gabriel Karaz et Mohamed Tamim el-Naggar Son Hassan el-Touni Musique Ali Ismail Production Organisme général du cinéma égyptien

Interprètes Mahmoud el-Méligui, Nagwa Ibrahim, Ezzat el-Alayli, Yehia Chahine, Tewlik el-Dekn, Ali el-Chérif, Abdel Rahman el-Khamissi

Egypte - Durée 2h14 - Couleur

Dans les années 1930, une monarchie sous tutelle de la Grande-Bretagne gouverne l'Égypte. Loin du Caire, les paysans d'un village vivent péniblement. Un jour, pour favoriser les propriétaires terriens, les autorités décident de restreindre les permis d'irrigation. Accablés, les paysans tentent de se révolter. Mais les conflits latents s'exacerbent au sein de la communauté villageoise, unie autour d'Abou Salem, respecté de tous pour son combat pendant la révolution de 1919.

« Cela faisait une dizaine d'années que je voulais adapter ce roman d'Abderrahman Cherkaoui, qui a commencé à paraître en feuilleton dans les journaux avant 1956. Mais, heureusement, je ne suis pas arrivé à réaliser ce projet plus tôt car je suis très lent à mûrir les choses, et il m'a fallu combattre d'abord une certaine sentimentalité de mon tempérament que j'ai dû hériter de mon côté grec et qui n'est pas de mise aujourd'hui pour traiter les problèmes de notre société...

Abderrahman est un personnage assez extraordinaire, de la même génération que le président Nasser : un poète oriental d'un romantisme inouï parfois, mais qui parfois aussi vous assène des vérités qui claquent comme un coup de fouet. C'est également un dramaturge connu et qui a écrit des pièces à thèse très avancées. Son influence est grande

dans notre littérature, non seulement parce qu'il écrit de façon admirable mais surtout parce qu'il a une très forte conscience politique et sait prévoir au-delà des événements qu'il décrit. En outre, c'est un vrai paysan égyptien, et cette réalité qu'il décrit dans La Terre, il l'a directement vécue. D'où ce réalisme qu'il a su introduire, cette manière de sentir la terre, la boue, alors qu'avant on se satisfaisait du romantisme des feuilles qui bruissent. Nous avons d'ailleurs tourné le film dans son village, avec certains de ses parents et des personnages qu'il a mis dans son roman, et à côté d'acteurs professionnels, la plupart des rôles de second plan et des figurants sont des paysans de l'endroit... Mais à partir de ce roman très touffu de près de six-cents pages, et qui n'était pas très structuré du fait de sa construction par tranches, nous avons dû effectuer un travail d'unification et de synthèse dramatique. Avec Hassan Fouad (un jeune scénariste très pur politiquement, qui fait ce qu'il dit et dit ce qu'il fait), et la coopération épisodique de Abderrahman, j'ai essayé de cristalliser en deux cents pages d'abord, en images ensuite, la signification réelle de cette tranche de vie : comment les habitants d'un village vivent les contradictions et l'influence des forces politiques et sociales extérieures, comment ces contradictions et cette influence se manifestent à travers différents caractères, pourquoi l'influence se fait dans tel sens plutôt que dans tel autre, à quels besoins sociaux peut répondre l'unité des villageois (par exemple, lorsque la vache est tombée dans le puits) par ailleurs divisés politiquement. Là encore, je ne veux pas juger les hommes d'après leur attitude mais analyser les raisons qui ont poussé chacun à agir comme il le fait. L'histoire se passe en 1933, mais je ne pense pas que l'époque ait vraiment de l'importance : certaines choses ont changé depuis, beaucoup d'autres non, et l'on peut aisément transposer une partie des situations et des caractères dans le temps comme dans l'espace. Le fait de montrer des gens que l'on exploite d'une part, et d'autre part combien il est difficile de rester pur dans la vie et la politique à moins d'accepter le risque de devenir un martyr (l'ami qui trahit et celui qui meurt à la fin du film), reste valable partout et toujours je crois, quels que soient le régime, le cadre social, le moment de l'Histoire. »

Le Retour de l'enfant prodigue Awadet el-Ibn el-Dal

Scénario et dialogue Youssef Chahine, Salah Jahine, Farouk Beloufa Assistant réalisateur Moustafa Gama eI-Dine Image Abdel Aziz Fahmi Montage Rachida Abdel Salam Costumes Mohamed Ezzat Décors Magdy Nached Son et mixage Nasri Abdel Nour Chansons Salah Jahine Musique Ali Ismail, Kamal Ettawil, Baligh Hamdi, Sayyed Mekkawi Production Misr International, 0.N.C.I.C

Interprètes Mahmoud el-Méligui, Magda el-Roumy, Soheir el-Morchdi, Ragga Hussein, Houda Sultane, Sid Ali Khouiret, Ahmed Mehrez, Hicham Selim, Choukry Sarhane

Egypte - Durée 2h10 - Couleur

Ali est attendu dans le village de Mitchaboura par les siens, les Madbouly, propriétaires d'une petite entreprise, et par les ouvriers pour qui il représente l'espoir. Pour Ibrahim, le fils de Tolba, le retour d'Ali, son oncle, doit lui permettre d'aller étudier à l'étranger; ce à quoi s'oppose son père. Pour Fatma, qui a tout sacrifié, au nom de l'amour qu'elle voue à Ali absent, c'est la grande désillusion. À son retour, elle se rendra compte qu'il n'est plus ce jeune passionné qui a quitté sa famille par révolte. Pour Hassouna, l'ouvrier, la déception sera d'autant plus grande que c'est lui qui l'avait aidé à partir pour le Caire.



« Je pense qu'il n'y a pas de plus grand modèle des régimes politiques, de leurs structures, que celui de la famille. Aujourd'hui les liens familiaux ne sont plus ceux qui existaient il y a quelques décennies. Il y a une grande tendresse dans ce que je raconte, l'idée que deux frères peuvent emprunter des voies idéologiques différentes. Cela a commencé avec Le retour de l'enfant prodigue. C'était à l'époque lié à ma relation personnelle avec Nasser que je regardais comme un grand frère, avec la fierté de me trouver à ses côtés. Arriva le moment où je me suis trouvé opposé à ce qu'il faisait : Nasser voulait libérer le pays de la tutelle de l'étranger mais il s'y prenait comme un pied. Que faut-il penser de son programme de nationalisation qui a provoqué la fuite des étrangers, en particulier ceux d'Alexandrie ? Cela m'a touché personnellement car il s'agissait à 80 % de mes copains grecs, italiens, arméniens, français. Ce mélange d'origines était magnifique. Il n'y avait aucune raison de les faire fuir, mais ce fut la conséquence de la nationalisation brutale de pans entiers de l'économie. (...) Ces départs ont correspondu pour moi à une rupture de la structure familiale car ces copains, c'était ma famille. Et tout d'un coup, résultat de cette politique, chacun a disparu de son côté. La nationalisation du canal était un droit, mais la manière dont l'affaire fut conduite en a fait une catastrophe pour le multiculturalisme de l'Égypte. »

Youssef Chahine, entretien avec Colette Milon et Jean-Philippe Renouard - Vacarme, 2001

Alexandrie pourquoi?

Iskenderia Leih

Scénario et dialogue Youssef Chahine, Mohsen Zayed Assistants réalisateur Mohamed el-Khouly, Ahmed Mehrez, Abdel Fattah Madbouli, Atef el-Tayyed Image Mohsen Nast Montage Rachida Abdel Salam Costumes Ahmed Kasar Décors Nehad Bahgat Son Nasri Abdel Nour Musique Fouad el-Zahiry Production Misr International et la Télévision algérienne Directeur de production Abdel Hamid Daoud

Interprètes Mohsen Mohieddin, Naglaa Fathi, Ezzat el-Alayli, Mahmoud el-Méligui, Mohsena Tawfik, Ahmed Mehrez, Gerry Sandquist, Youssef Wahbi, Yehia Chahine

Egypte - Durée 2h16 - Couleur

1942, Alexandrie. L'Egypte, sous la domination britannique, s'attend à la prochaine arrivée de troupes allemandes ; la bataille d'el-Alamein est imminente. Yehia, un adolescent pétri de cinéma américain, veut devenir acteur et prépare un spectacle avec ses camarades du lycée catholique.

« On nous a toujours demandé, à Tewfik Salah et moi, qui sommes tous deux Alexandrins, pourquoi nous ne faisions pas un film sur Alexandrie. Pour ma part, j'ai toujours voulu le film comme je l'ai fait : il s'agit de l'Alexandrie que je connais, que j'ai connue. Je n'aurais pas pu faire un film sur cette ville sans qu'il soit autobiographique. Chaque fois que j'ai essayé de parler de choses que je ne connais pas très bien (des films sur d'autres pays arabes par exemple), ça n'a pas collé. Je peux collaborer avec un pays arabe pour produire un film, mais je ne sais pas faire un film de commande. Qu'un autre pays arabe participe avec moi aux productions des films que je fais, c'est d'ailleurs nécessaire. Tout seul, je ne peux pas produire mes films. Il me faut un autre pays, de préférence socialiste, pour perdre avec moi (pour ce film-là, ce fut l'Algérie). En ce qui concerne le pourquoi d'*Alexandrie pourquoi ?*, je crois que tout a été déclenché

quand on m'a annoncé que j'avais les artères bouchées. J'étais à Londres et le docteur m'a dit : je t'opère à cœur ouvert samedi (on était jeudi), tu as trois à quatre pour cent de chances pour que ça marche. J'ai marchandé et il m'a accordé presque 15%... Alors pendant ces deux jours, je me suis demandé qui j'avais été : un amuseur, un homme spontanément engagé mais là où ça ne me gênait pas trop... Je me suis dit : bon, si je m'en tire je ferai un film où je m'engagerai vraiment, dans ma vie privée. Après tout, ce n'est pas inviolable : je dirai tout (et c'est très dur). Mais j'ai pris cette décision, la première chose c'est qu'il fallait que je m'accepte comme j'étais. Or j'avais découvert que je ne m'aimais pas ! J'étais devenu un bon technicien et même un bon tacticien face aux bourgeoisies militaires qui existent dans nos pays, mais j'avais envie de prendre un peu de temps pour moi-même, et on ne prend pas ce temps tant qu'on a une trop haute estime de soi.

J'ai voulu montrer toutes les classes sociales à l'œuvre : des personnages de tous les milieux de l'Alexandrie d'alors. Mais ce sont des types qui ont encore cours aujourd'hui : des militaires vaguement imbéciles et un peu lâches, un personnage intégriste qui pourrait être joué aujourd'hui par Khomeiny. Ces gens-là se partagent le tiers monde aujourd'hui. Les bourgeoisies militaires qui, quand ça ne va pas, disent toujours que c'est la faute de l'autre (même Nasser a fait ça), et les fanatiques religieux qui sont aujourd'hui encore très forts en Égypte, bien plus forts que nous, les progressistes romantiques. On n'est rien à côté d'eux... Regardez : le gouvernement a interdit notre parti comme on ferme un bureau : ils nous ont pris notre machine à écrire... et voilà on ne peut plus rien faire, c'est fini (rires). On avait une malheureuse ronéo et ils nous l'ont prise. C'est minable. En fait la meilleure lecture du film c'est dans le New York Times que je l'ai trouvée. Le gars a détesté le film et, grâce à Dieu, il dit à la fin pourquoi. Il ne comprend pas que la petite Juive préfère le petit Arabe au grand Israël. Or, c'est effectivement ce que j'ai voulu dire dans le film. Les rapports qu'on avait ensemble, les Juifs et les Arabes à Alexandrie, c'étaient les meilleurs qui soient : on baisait ensemble quand l'Occident, à la même époque, massacrait les Juifs. Ca, je ne l'ai pas inventé. »

Adieu Bonaparte

El-Wadaa ya Bonaparte

Scénario et dialogues Youssef Chahine assisté de Yousry Nasrallah, Mohsen Mohieddin, Jean-Michel Comet Assistants réalisateur Yousry Nasrallah, Ahmed Kassem Image Mohsen Nasr Montage Luc Barnier Costumes Yvonne Sassinot de Nesle Décors Onsi Abou Seif Son Michel Brethez Mixage Dominique Hennequin Musique Gabriel Yared Production Misr International, Ministère de la Culture (Le Caire), Lyric International, Ministère de la Culture (France) Directeur de production Hussam Eddine Ali, Mohamed el-Gahary Producteurs délégués Marianne Khoury, Humbert Balsan, Jean-Pierre Mahut

Interprètes Michel Piccoli, Mohsen Mohieddin, Patrice Chéreau, Mohsena Tawfik, Ahmed Abdel Aziz, Dalia Younes, Mohamed Atef, Abla Kamel, Hoda Sultan, Gamil Rateb, Salah Zulficar, Tahia Carioca, Tewfik eI-Dekn, Seif el-Din, Hassan Hussein, Christian Patey, Claude Gernay, Hassan el-Adl, Mo-hamed Dardiri, Alexandra Katzaflis, Farid Mahmoud, Jean-Pierre Michaud

Egypte/France - Durée 1h54 - Couleur

Avide de puissance et de gloire, Bonaparte entame la campagne d'Égypte. Loin de ces préoccupations guerrières, Caffarelli, l'un de ses généraux, part à la découverte de ce pays et de son âme. Il va s'opposer à l'action exclusivement destructrice de Bonaparte.



« Oui, Bonaparte a été un abominable dévastateur, mais, finalement, il a été l'un des personnages les moins importants de l'expédition. Ce sont les intellectuels, parce qu'ils prennent si souvent plaisir à se mettre à plat ventre devant les conquérants, qui ont donné le rôle dominant au futur empereur en Égypte, où il a finalement abandonné ses hommes quand son rêve d'empire oriental lui a claqué entre les doigts. Au moment où il avait débarqué chez nous, il s'était trouvé à une intersection du hasard et de la nécessité. C'était juste le moment opportun. Mais ce qui a compté pour l'avenir des Égyptiens, ce n'est pas Bonaparte, ce sont les âmes universelles et cultivées dont il avait eu l'idée lumineuse de s'entourer, des gens comme Monge ou Caffarelli. Ce type-là, un Montpelliérain d'origine italienne, directeur du génie, était aussi un humaniste, tout autant plein d'humour et bonhommie que de science. Et il a aimé l'Orient, avant d'y mourir durant l'expédition. Notre grand historien Djabarti, contemporain de Bonaparte, pensait que cette disparition était une des raisons de la déroute finale de Bonaparte. Caffarelli est le symbole de cet amour que les Français de 1799 éprouvèrent pour l'Égypte. Du coup, leur image chez nous est restée celle d'amants et non pas d'oppresseurs. Un mélange de science et de curiosité amoureuse a fécondé l'Égypte, et l'Égypte moderne est née. Le colonialisme anglais, au contraire, fut sec, fermé. »

Youssef Chahine, entretien avec J.P. Péroncel-Hugoz - Le Monde, 2 septembre 1982

Le Sixième Jour

El-Yom el-Sadis

Scénario Youssef Chahine, d'après le roman d'Andrée Chédid Dialogues Naguib Iskander Assistant-réalisateur Tarek Salah Eddin Image Mohsen Nasr Montage Luc Barnier Costumes Yvonne Sassinot, Nahed Nasrallah Son Thierry Sabatier, Gérard Lamps Musique Omar Khairat Production Misr International Films et Lyric International

Interprètes Dalida, Mohsen Mohieddin, Maher Ibrahim, Chewikar, hamdy Ahmed, Mohamed Mounir, Youssef Chahine

Egypte/France - Durée 1h45 - Couleur

Une mère fuit une épidémie de choléra, espérant que son enfant en réchappera. Chahine filme le fleuve et un visage de femme (Dalida tragédienne), dans un mélodrame qui oscille entre dépouillement et impureté (un ahurissant numéro musical). Une alchimie dont il est seul capable.





« On me demande si j'ai écrit le film pour Dalida. La réponse est non : je ne suis pas un metteur en scène taxi. J'écris mon scénario indépendamment de toute contrainte ; test déjà assez difficile comme ça. Un film, pour moi, c'est d'abord une nécessité à un moment donné : au moment où je crois avoir quelque chose de précis à dire. Alors il me faut cette totale indépendance pour mener mon scénario à bien. Mais, comme je connais Dalida depuis très longtemps, je savais d'elle quelque chose qui n'est peut-être pas très connu : elle est très courageuse. Et même si en écrivant il m'arrivait de penser que Dalida pourrait faire ce film, cela ne m'empêchait pas d'aller jusqu'au bout de ce rôle qui est excessivement ingrat : le rôle d'une femme soumise au conformisme, qui persévère d'abord dans cette soumission et qui, à la fin, a juste de quoi ouvrir son cœur. Et il demeure même une petite interrogation : pourra-t-elle ou non le faire ? C'était vraiment un rôle très difficile. Mais quand le scénario a été terminé, j'ai été voir Dalida et, comme d'habitude, elle n'a pas hésité une seconde ; elle m'a dit : « Jo, si tu crois que je peux jouer le rôle, je veux le faire à tout prix. » Je l'en remercie maintenant et je mesure son courage. »

Youssef Chahine, propos recueillis par François Chevassu - La revue du cinéma n°422

Alexandrie encore et toujours Eskandaria Kaman We Kaman



Scénario Youssef Chahine Assistant réalisateur Yousry Nasrallah Image Ramsès Marzouk Cadreur Samir Bahzan Montage Rachida Abdel Salam Directeur artistique Onsi Abou Seif Costumes Amro Khalil Son Olivier Chauvet, Olivier Varenne Chorégraphie Ingy Essolh Production Misr International, Paris Classics, la Sept

Interprètes Yousra, Youssef Chahine, Hossein Fahmi, Amr Abdel Guelil

Egypte/France - Durée 1h45 - Couleur

À la suite d'une rupture avec Amr, son acteur fétiche, le cinéaste Yeshia Eskandarany remet en cause sa vie et évoque leurs relations, les problèmes qu'a connus la profession avec l'infiltration du pétrodollar, mais aussi l'amour qu'il éprouve pour ses acteurs, cet amour dont la nature pourrait bien le transformer parfois en dictateur.



« Alexandrie encore et toujours ne ressemble pas à n'importe quel film, même aux miens. J'ai volontairement cassé toutes les références, et cessé d'employer le langage qu'il est bienséant d'utiliser. On m'accuse de nombrilisme mais il faut parler de ce qu'on aime, oser affirmer sa différence. À quoi bon la dignité s'il faut mentir ou être hypocrite? J'ai toujours senti qu'à l'égard des nouvelles générations qui ont vécu, comme nous, sous des dictatures, il était urgent de démystifier la nôtre. J'ai eu envie de me raconter, de raconter tout ce que je crois être la vérité, d'exorciser mes démons d'il y a trois ans, quand j'ai rompu avec le comédien dont j'occupais l'espace : je jouais le rôle de Pygmalion. Il s'est passé la même chose que pour une histoire d'amour. Quand j'ai pu enfin prendre du recul, j'ai écrit des scènes vécues qui m'avaient marqué : il y a eu quatorze scénarios. Je finissais toujours par me demander si cette scène-là était la plus apte à concrétiser un sentiment que j'avais à l'époque et quel était son rapport avec le climat du film?

Pour m'investir totalement, je devais jouer moi-même. J'avais déjà joué dans *Gare centrale*, et j'hésitais entre ceux qui me poussaient à jouer et ceux qui me le déconseil-laient : à la Greta Garbo! En fait, je crevais d'envie de refaire l'acteur. Le scénario était entièrement élaboré, mais pas figé. Yousry Nasrallah, qui m'assistait, a permis de faire sortir l'acteur qui était en moi.

Moi, je suis un Égyptien amoureux de l'Égypte, et non un Égyptien fanatique, ce que je déteste. Je l'aime de façon très charnelle, sensuelle. Chaque fois que je ressens un manque, une solitude, une souffrance, je me retrouve à travers Alexandrie, à travers la mer, des lieux où je me sens très libre. Autour de moi, à Alexandrie, dans le pays, tout est en train de couler. Mais je ne perds jamais mon optimisme. J'aime la vie et je ne me suis jamais senti vieux. Chaque film est un premier film. »

L'Émigré

El-Mohaguer

Scénario Youssef Chahine Assistant-réalisateur Ahmed Kassem Image Ramsès Marzouk Cadreur Aymara Abdoul Makarrem Montage Rachida Abdel Salam Directeur artistique Hamed Hemdam Costumes Nahed Nasrallah Son Raafat Samir, Gasser Khorched, Gomea Abdel Latif Musique Mohamed Nouh Mixage Dominique Hennequin Chorégraphie Walid Aouni Production Misr International, Ognon Pictures, France2, La Sept

Interprètes Yousra, Khaled el-Nabaoui, Mahmoud Hémida, Michel Piccoli

Egypte/France - Durée 2h09 - Couleur

Il y a trois mille ans, Ram, fils d'une tribu très pauvre, décide de transformer sa vie et, malgré les réticences de son père, d'émigrer en Égypte. Il ne se doute pas des épreuves qui l'attendent. [...] *L'Émigré*, c'est à la fois un péplum biblique, un mélo, un film d'aventures, un film social, une fable. Le réalisateur allie les visions fantasmatiques et réalistes, mythologiques et intimistes. Bref, il donne vie à l'idée même de métissage. Preuve, s'il en fallait une, que ce grand film populaire est un hymne à la tolérance, au respect de toutes les cultures. Ce n'est pas tous les jours que le cinéma offre un tel souffle de générosité. Et, pour tout dire, de liberté.

Jean Coutances - Télérama, 11 mars 1995



« Pour moi, l'Alexandrin qui a grandi en harmonie avec toutes les religions et toutes les races, voir aujourd'hui une poussée des intégrismes fanatiques à travers le monde est une aberration tragique et un drame insoutenable.

Les gens se referment étrangement sur eux-mêmes. Désemparés par le manque de communication, recherchant désespérément une identité pour se protéger de l'autre, ils se retrouvent pris dans la grande course de la compétition qui n'est qu'un état d'agression généralisée. Puisqu'il n'y a plus de loi morale pour « gérer » les « transactions », la malhonnêteté et la corruption - aux plus hauts niveaux - sont devenus, par le matraquage des médias, une norme et souvent même le modèle à suivre.

J'ai toujours été attiré dans mes films par les personnages qui arrivent, malgré tous les obstacles, à atteindre leur but : la recherche de soi-même sans nier l'autre. Aussi quand j'ai relu l'histoire de Joseph, fils de Jacob, j'ai eu le sentiment d'avoir trouvé le personnage qui reflétait les traits les plus attachants de tous les personnages de mes films passés.

M'en suis-je inspiré parce que, comme lui, je m'appelle Joseph ou parce que cette histoire qui fait partie du patrimoine de l'humanité, exprime cette vérité passionnante : qu'un individu, soumis aux pires conditions, peut toujours, grâce à sa force de caractère, surmonter tous les déboires et se réaliser ? C'est cela que je souhaiterais communiquer par mon film. Que la bonté et l'amour de l'autre, dans toute leur diversité, sont une force incomparable, et que réussir sa vie c'est avoir souffert, avoir aimé, mais aussi avoir mérité d'être aimé. »

Le Destin

El-Massir

Scénario et dialogues Youssef Chahine, Khaled Youssef Assistants-réalisateur Khaled Youssef, Emad el-Bahat Image Mohsen Nasr Montage Rachida Abdel Salam Directeur artistique Hamed Hemdan Costumes Nahed Nasrallah Son Ghasser Khorshid, Dominique Hennequin Musique Yehia el-Mougy, Kamal el-Tawil Chorégraphie Walid Aouni Production Misr International, Ognon Pictures, France2

Interprètes Nour el-Chérif, Layla Eloui, Mahmoud Hémida, Hani Salama, Safia el-Emari, Mohamed Mounir, Khaled Nabawy, Seif el-Din

Egypte/France - Durée 2h15 - Couleur

Un tableau joyeux et coloré de l'Andalousie arabe au XIIe siècle, mais aussi et surtout une peinture impitoyable de la violence politique déguisée en pureté religieuse. Nous sommes en France au XIIe siècle. On voit un homme brûler sur un bûcher, au pied des remparts de Carcassonne. Son crime ? Avoir traduit les textes d'un hérétique, un musulman, arabe andalou, Abou el-Walid Ibn Rushd, plus connu sous le nom d'Averroès. Une façon pour Youssef Chahine de dire, dans ce nouvel opus historique encore plus vif et éclatant que le précédent (*L'Émigré*), que l'esprit d'intolérance et la haine intégriste ne se réduisent pas au monde islamique. Après cet acte de violence religieuse en pays cathare, le jeune fils du supplicié, Joseph, alias Youssef, part à la recherche du philosophe Averroès en Andalousie, où se déroule la plus grande partie du film.

Vincent Ostria – Les Inrockuptibles n°122, 30 novembre 1996



Quand je me suis attaqué à Averroès, quelqu'un m'a dit que c'était un film qu'il voulait faire, son sujet. Je lui ai dit: « Eh bien, fais-le! Il y aura le tien, et le mien. Chacun jugera. » Plus profondément, il y a deux façons d'aborder l'Histoire : celle de l'historien, indispensable, qui décrit les événements. Mais au-delà de ce mesurable, que peut-on faire ? Et c'est quoi, un fait ? À la mort de Nasser, j'ai demandé à deux amis écrivains qui avaient été témoins de ses derniers jours de me raconter ces moments. J'ai eu deux récits complètement différents. Chacun raconte d'après son état d'esprit du moment, d'après l'émotion qu'il a lui-même vécue. Je lis un livre un jour, et puis je le relis plus tard. Ce n'est plus le même pour moi. J'aurais fait un Averroès tout à fait différent sans doute, autrefois. Car, à partir du moment où l'on ne veut pas s'en tenir à la seule description de ce qui s'est passé à tel moment, et qu'on se trouve face à des personnages historiques, il faut inventer, puisqu'on n'est pas dans leur tête, dans leur cœur, il faut leur prêter des sentiments qui au fond sont les nôtres, ceux d'êtres humains de ce temps. L'essentiel est d'en être conscient, de dire : « Voilà mon Averroès, mon point de vue sur lui. Vous en avez un autre ? Montrez-le, mais n'interdisez pas à celui-ci de vivre. » Il y aurait un autre film, et même bien d'autres à faire là-dessus, et par exemple celui-ci: pourquoi, depuis que nous avons quitté l'Espagne, la doctrine d'Averroès a-telle pu féconder la pensée occidentale et est-elle restée lettre morte, pour l'Orient, sinon parce que l'Islam n'a pas su voir les promesses de développement que contenait son idée de distinction entre la raison et les vérités révélées et qu'il n'a voulu s'en tenir qu'à la révélation? Vous voyez qu'il reste encore du travail...

L'Autre

FI-Akhar

Scénario Youssef Chahine, Khaled Youssef Assistant-réalisateur Emad el-Bahat Image Mohsen Nasr Montage Rachida Abdel Salam Décors Hamed Hemdan Costumes Nahed Nasrallah Son Emmanuel Croset Musique Yehia el-Mougy Production Misr International, Ognon Pictures

Interprètes Hani Salama, Mahmoud Hémida, Nabila Ebeid, Hanan Turk, Lebleba, Hassan Abdel Hamid, Ezzat Ahou Aouf, Ahmed Fouad Selim, Amr Saad, Ahmed Wafik, Edward Saïd

Durée 1h45 - Couleur - 1999

Alors que les États-Unis produisaient un mauvais remake de l'opération *Tempête du désert*, Youssef Chahine achevait le tournage de *L'Autre*: un grand mélodrame sur les conséquences de la guerre du Golfe en Égypte, la montée de l'islamisme et le fossé grandissant entre ceux qui surfent sur Internet et ceux qui ont faim. Une plongée dans le chaos du Caire.



« C'est une tragédie musicale, même si le film comporte des éléments comiques. La musique est un de mes besoins quotidiens. Si mon film, sans être trop didactique, permet à des spectateurs de remarquer des choses qu'ils n'avaient pas vues, je serai très content. Le découpage doit servir à critiquer la littérature que contient le scénario. Dans *L'Autre*, j'ai cherché à juxtaposer des éléments, à créer des collisions, c'est la différence entre le créateur et l'intellectuel : l'intellectuel accumule les connaissances, le créateur se sert d'éléments qu'il mélange pour parvenir à quelque chose de radicalement nouveau, la vraie subversion, c'est l'imagination. Et il faut lui laisser le temps et la liberté de se déployer. Quand je regarde les trombes d'eau qui tombent sur le Sinaï, je me dis : « Quel dommage de ne pas pouvoir utiliser toute cette eau pour transformer ce désert en verger! » Alors je me suis imaginé le Sinaï en train de verdir et j'ai inscrit ma vision sur l'écran, en utilisant un trucage de dessin animé : ça m'amusait, c'est joli. Qu'est-ce qui m'en empêche? Mes films ne sont pas faits pour les puristes. Mon film ressemble beaucoup à mon Alexandrie et aussi beaucoup à mon Caire : c'est la pagaille. Je suis multiple, mais chez moi tout est rattaché à tout. »

Youssef Chahine, entretien avec Frédéric Bonnaud - Les Inrockuptibles n°200, mai 1999

www.tamasa-cinema.com